



Chronique Cinéma

DEAUVILLE 2007

Le festival des phobies

Voulant fuir l'effervescence de l'Ovalie, Erick Fearson s'est rendu à Deauville pour assister à la 33e édition du Festival du film américain.



Six jours dans les salles obscures, à décortiquer les toiles, en compétition ou non, fantastiques ou non. Des dizaines de cafés, des milliers de pas, des heures d'attente, des centaines de flashes, des personnalités, des coups de cœur, des horreurs, de l'amour et de l'humour noir. Deauville est une mise au point. Une séance chez le psy qui permet de résoudre chaque année la crise existentielle qui secoue les Etats-Unis : Qu'est-ce qui fait vibrer l'Amérique du 7e art à quelques jours de l'anniversaire du 11 septembre ? La guerre en Irak ou la difficulté de trouver l'amour ? Pour prendre le pouls d'une conscience collective, on dit qu'il faut décrypter le cinéma d'un pays, en particulier ses films fantastiques. Verdict : il est temps aux cinéastes américains d'exorciser certains démons. Soutenu par un florilège de stars, ce festival a révélé quelques perles. Or, pour Erick, les bonnes surprises du cinéma sont souvent là où on les attend le moins.

Funérailles hilarantes, chambre d'hôtel hantée, beautés asiatiques, hommage au pop-art, atmosphères newyorkaises et frères Farrelly. Tout y était pour contenter notre chasseur de fantômes sur pellicule qui lève un peu plus le voile sur ses goûts. Pourvu qu'il n'y ait pas de dieux du stade ! Et, en prime, ses premières réactions sur le film "1408" qui sort en France en janvier 2008. L'histoire d'un chasseur de fantômes qui s'enferme toute une nuit dans la chambre d'un hôtel hanté. Tout un programme...

Journal du festival, par Erick Fearson

L'heure est grave.

Une malédiction s'est abattue sur le pays.

Quoi que vous fassiez, où que vous alliez, vous ne pouvez éviter le tapage médiatique bien huilé qui se fait autour de la Coupe du Monde de Rugby. Les médias, manipulateurs en puissance, nous font croire que toute la population française se passionne pour ces



jeux du cirque contemporains. En plus d'être un véritable fléau, c'est un véritable business auquel il est difficile d'échapper, d'autant plus que "l'événement" ne fait que commencer, au moment où j'écris ces lignes.

Damned ! Le pire est à venir !

Vais-je devoir supporter cet événement qui n'en est pas un ? Vais-je me laisser asphyxier par la masse populaire glorifiant ces nouveaux gladiateurs ? En clair, le cauchemar du Mondial de Football de 1998 va-t-il se reproduire ? Pas pour moi en tous cas. Car j'ai trouvé ma bulle d'oxygène. C'est le 33e Festival du Cinéma Américain de Deauville.

Je fais mes valises et je me rends illico presto dans la station balnéaire normande, bien connue pour ses planches et justement, pour son festival. Enfin un peu de culture dans un monde de brutes !



Le festival est en effervescence depuis trois jours. Le tout Hollywood se retrouve concentré dans un petit périmètre. Jugez plutôt. Parmi d'autres stars, Brian de Palma, Sydney Lumet, Michael Douglas, Matt Damon, **George Clooney**, Monica Bellucci, Angelina Jolie et bien sûr Brad Pitt. Ce dernier a d'ailleurs provoqué une petite émeute. Et la semaine n'est pas finie ! Loin de moi cette frénésie qui secoue les fans dont j'ai du mal à comprendre l'attitude. Je préfère me réfugier dans les salles obscures et savourer, je l'espère, le cru 2007 du septième art.

Ce festival n'étant pas spécifiquement dédié au cinéma fantastique, je vous confie aussi mes notes sur les autres genres cinématographiques. Car, contrairement aux apparences, je ne me nourris pas exclusivement de films fantastiques.

Beaucoup d'autres cinémas me passionnent. Le cinéma asiatique, par exemple. Mais, rassurez-vous. Amateurs de frissons et de fantômes imprimés sur pellicule, je ne vous ai point oubliés...

La météo est clémente pour cette 33e édition du Festival américain. Mais après tout, pourquoi se soucier du soleil puisque je vais m'enterrer dans les salles obscures ? A moins que ça ne soit pour apprécier, entre deux films, le défilé de nymphes légèrement vêtues dont les courbes m'hypnotisent, tout simplement ! C'est quand même autrement plus agréable que de voir des bêtes de somme courir sur un terrain de rugby !

Premier jour

Les toiles étant bien plus intéressantes que tout le reste, je ne perds pas de temps. En outre, je suis arrivé sur place tardivement. Il me sera donc impossible de voir l'intégralité de la programmation. C'est pourquoi je mets l'accent sur les quelques films fantastique prévus ainsi que sur des œuvres visionnées au hasard, qu'elles fassent partie ou non de la compétition. Je file vers la salle pour voir mon premier film. En compétition.



Premier film de Mitchell Lichtenstein, *Teeth* est LA curiosité trash étonnante de ce festival. Dawn est une adolescente qui essaie tant bien que mal de contenir sa sexualité naissante en étant une des membres les plus actives du club de chasteté de son lycée. Étrangère à son propre corps, la prude Dawn découvre que son vagin a la particularité... d'avoir des dents ! Elle va utiliser cette "arme" pour castrer les prétendants qui la séduisent.

C'est sur ce postulat surréaliste que s'appuie le scénario. Ce qui semble être une intrigue de série Z est-elle aussi improbable que cela ? Pas tant que ça en fait. Puisque cette œuvre prend racine dans le mythe du vagin denté, symbole de la femme castratrice. Ce mythe est présent en Afrique, et notamment dans la communauté des Bena Lulua du Congo. Ce qui, chez eux, explique la pratique de l'excision. Dans leur culture, le clitoris représente une dent à supprimer car il peut blesser l'homme ou le tuer. Plus concrètement, cette croyance représente la peur de l'homme envers la femme qui est source de pêché.

Que peut-on penser alors de cette comédie flirtant avec l'épouvante et aux airs paradoxalement mélancoliques ? Le thème aurait pu être intéressant à traiter. Malheureusement, on tombe dans le grand guignol et la caricature. Le réalisateur nous montre la femme symbolisant l'amour pur, alors que l'homme est désigné comme un animal lubrique et primaire incapable de maîtriser ses pulsions et donc qui ne pense qu'à "ça" ! Ben voyons ! Les clichés sont tenaces.

Le film révèle tout de même un point positif : l'hypocrisie du puritanisme aux Etats-Unis dont le réalisateur s'évertue à en montrer la stupidité et l'aspect sectaire. Il met aussi en scène quelques scènes un peu gores et racoleuses. En définitive, un petit film pour les soirées pop-corn. Mais c'est toujours mieux que de regarder le rugby, non ? Je n'insiste pas ;-)

A la sortie, je croise un ami photographe qui couvre l'événement. Il me propose de l'accompagner à un cocktail privé, donné non loin du fameux hôtel Le Normandy. J'accepte, d'autant plus qu'il n'y a rien qui m'attire dans la programmation. Après deux coupes de champagne et quelques petits fours, je décide de quitter le cocktail et ses "beautiful people".

Deuxième jour

Factory Girl, de Georges Hickenlooper avec Sienna Miller, raconte la descente aux enfers d'Edie Sedgwick, l'une des muses d'Andy Warhol qui plongeait dans la décadence en respectant la sacro-sainte règle "sex, drugs and rock'n'roll". Film que j'ai beaucoup apprécié. D'une part parce que l'action se passe à New-York. Or, j'adore l'atmosphère newyorkaise ! D'autre part parce qu'il nous montre la face cachée d'un Andy Warhol rarement dépeint au cinéma. Cette icône de la culture pop'art, presque intouchable, fut en grande partie responsable de la chute tragique de sa muse. Notons que ce film fut controversé aux Etats-Unis et moyennement apprécié par les admirateurs de Warhol (dixit le réalisateur).



Je prends un peu l'air et un café bien serré dans le "village" du festival. Là où se déroulent, entre autres, les conférences de presse. J'aperçois **Ben Affleck**. Difficile de ne pas remarquer l'interprète de *Daredevil*, puisqu'il dépasse tout le monde d'une tête. Il se prête à la séance photo avant d'attaquer sa conférence de presse pour son premier film en tant que réalisateur, *Gone, baby gone*. Un polar, me semble-t-il. Très peu pour moi. Les polars ne sont vraiment pas ma tasse de thé ! Je m'y ennuie terriblement à chaque fois. Peut-être parce que je n'ai jamais vraiment saisi le concept du polar : rechercher le fin mot de l'histoire. Trop rationnel pour moi.

J'enchaîne avec le deuxième film en compétition présenté par son réalisateur James C. Strouse, *Grace is gone*, dont le rôle principal est tenu par John Cusack. Il interprète Stanley Phillips, un fervent patriote et père de deux enfants, accablé de tristesse lorsqu'il apprend que sa femme Grace a été tuée en Irak.

N'arrivant pas à trouver la force nécessaire d'annoncer la terrible nouvelle à ses deux petites filles, il décide de les emmener dans leur parc d'attraction préféré. Un road-movie initiatique, tout en retenue, fort bien interprété par le talentueux John Cusack. Mais le film traîne en longueur. Une chose est sûre : les Américains n'ont pas fini d'exorciser leurs démons de la guerre en Irak. Ce film a remporté le Prix de la Critique Internationale.

Bien calé dans mon fauteuil, j'attends avec impatience le début du prochain film qui est susceptible de nous intéresser. Prenez une pincée du *Monde de Narnia* et un soupçon du *Secret de Térabithia*. Vous obtiendrez *Stardust, le mystère de l'étoile*. Ce film est à classer dans la catégorie fantastique féérique, avec comme souvent, une quête à accomplir. Tiré du best-seller de Neil Gaiman, ce récit initiatique entre dans les classiques du genre.

Un jeune homme assez naïf, Tristan, qui convoite la plus jolie fille du village de Mur, s'engage à lui rapporter une étoile tombée du ciel en gage de son amour. Pour honorer sa promesse, il fait ce que personne n'avait encore osé faire : il escalade le mur interdit et pénètre dans le royaume magique de Stormhold...

Le film qui a malheureusement fait un "flop" aux Etats-Unis s'adresse à tous publics. C'est un bon divertissement même si ce ne sera pas LE film de l'année. L'image est bien travaillée. Les effets spéciaux fonctionnent. La bande originale est excellente et le rythme soutenu. Cependant, comme tous les films du genre, il est à apprécier sur grand écran plutôt qu'en DVD, au risque sinon de perdre la magie de cette aventure fantastique. Nous suivons, avec plaisir, les péripéties de ces personnages, décalés en permanence. Le casting fait d'ailleurs rêver : Peter O'Toole, Rupert Everett, Robert de Niro, Michelle Pfeiffer, Sienna Miller et la jolie Claire Danes qui possède un charme fou ! Robert de Niro en capitaine "sanguinaire" déjanté est excellent. De mon point de vue, la fin, différente du "ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants...", est une bonne surprise. Teintés d'humour "british", les dialogues nous changent de l'humour conventionnel et américain des films du genre. L'intrigue commence même dans l'Angleterre de l'époque victorienne.



Mais ne vous attendez surtout pas à des univers ténébreux et violents. Cette œuvre est traitée sur le mode de la légèreté et de l'humour. Pas de réflexion non plus. C'est un pur divertissement. Point final.

Troisième jour

Vous aimez les atmosphères jazzy ? Vous aimez New-York ? Vous aimez l'univers psychanalytique de Woody Allen ? Alors, vous aimerez alors le dernier film de Robert Cary, *Ira et Abby* (en compétition).

Ira, 33 ans, brillant, névrosé et juif, a tellement de choses à régler que douze années d'analyse n'ont rien résolu. Abby, 30 ans, est plus douée pour résoudre les problèmes de ses amies dans le club de gym où elle travaille que pour vendre des cartes de membre. Pourtant, à leur première rencontre, l'inimaginable se produit. Ils tombent amoureux l'un de l'autre...

Cette comédie romantique qui ne révolutionnera pas le genre se laisse néanmoins regarder avec plaisir. De plus, c'est l'occasion pour le réalisateur de fustiger les conventions et la sacro-sainte institution du mariage. Effectivement, cette galerie de personnages attachants, tous plus névrosés les uns que les autres, nous démontrent l'absurdité du mariage, quand il est vécu comme un passage obligé, "nécessaire" pour bien s'intégrer dans notre société conventionnelle. J'aime ! L'actrice Jennifer Westfeldt qui interprète Abby est aussi la scénariste du film. Je dois avouer que son personnage, possédant spontanéité, naturel et folie douce, lui confèrent un certain charme.

J'ai d'ailleurs l'occasion de le vérifier lors de sa conférence de presse après le film. Elle est tout aussi naturelle et spontanée que le rôle qu'elle incarne, mais heureusement, pas aussi dingue ! Pour la petite histoire, Jennifer Westfeldt nous apprend que son rôle est presque autobiographique, puisque avant d'être actrice, elle a exercé le même emploi que dans son film. La salle de sport qui sert de décor est précisément celle où elle a travaillé.

Enfin, cette œuvre possède la plus belle fin que je connaisse pour une comédie romantique : elle va bouleverser vos idées reçues sur le mariage, le divorce et l'amour. Mais chut...

Une rapide pause café avant de continuer ce marathon cinématographique et me voilà déjà dans la salle pour la projection de *Never Forever*, lui-aussi en compétition.

Présenté par l'actrice principale, Vera Farmiga, et la réalisatrice, la sud-coréenne Gina Kim, ce film empreint d'une sensibilité asiatique qui m'est familière, est tout en finesse. Je retrouve même un peu de Wong Kar-Wai (*In the mood for love*) dans cette œuvre que j'aime beaucoup.

La gracieuse Vera Farmiga qui interprète le rôle de Sophie irradie la pellicule. Sophie est mariée à Andrew, un brillant avocat d'origine asiatique. Leur mariage est remis en question lorsqu'ils découvrent qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfant. Afin de sauver leur couple à tout prix, Sophie entame en secret une série de rapports sexuels avec Jihah, un travailleur clandestin venu de Corée. Elle paie ce dernier pour chaque relation sexuelle avec lui jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. L'amour n'étant jamais simple, des sentiments naissent entre les deux amants. Des doutes envahissent Sophie quant à l'avenir de son



couple, car elle veut contenter tout le monde (qui a dit que l'infidélité était une tare masculine ?). Il n'est donc pas question, du moins au début de la relation interdite, qu'elle quitte son richissime mari, play-boy dans toute sa splendeur, et qui s'intègre parfaitement à la société américaine. Séduite par le pouvoir et la sécurité matérielle (une femme restant une femme ; sur ce coup-là, je sens que je vais encore me faire des amies !), l'héroïne devra faire un choix qui suppose un sacrifice. En tous cas, la réalisatrice préfère laisser parler les corps à l'écran tout en restant sobre. Nulle vulgarité ou érotisme "cheap" dans cette œuvre intelligente et esthétique. Quoi qu'il en soit, c'est une réussite et le jury ne s'y est pas trompé en lui décernant le Prix du Jury.

Je prends un peu l'air. Pour tenir le coup, nouvelle pause café, installé à côté de la salle de conférence. Soudain, les flashes crépitent. Une frénésie s'empare des cinéphiles. Que se passe-t-il ? Je m'avance et jette un œil. Vera Farmiga est là.

Elle signe des autographes avant d'attaquer sa conférence de presse. Je suis à environ deux mètres d'elle. Nos regards se croisent. Profondeur et intelligence. Bien que sa beauté ne soit pas évidente, l'actrice possède une présence indéniable et un charme fou. On est loin des actrices-objets, siliconées et surfaites, dont le tour de poitrine est inversement proportionnel à leur Q.I. Mettent-elles en avant leurs plastiques pour mieux cacher le vide intérieur qui les habite ? Veulent-elles servir de fantasmes à des mâles primitifs "mononeuronisés" ? Le mystère demeure... Une chose est cependant certaine. Vera Farmiga n'a pas besoin d'artifice. Elle séduit. Naturellement.

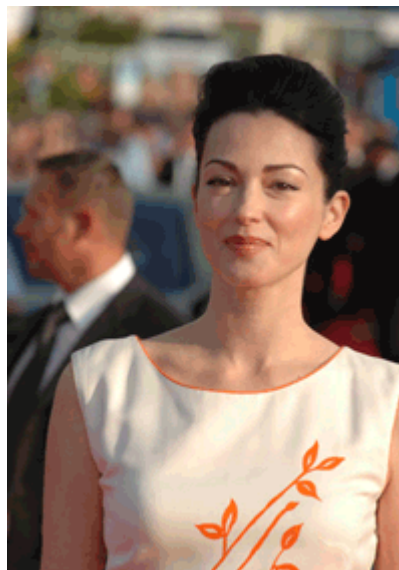
Je ne suis pas particulièrement enthousiaste pour aller voir le polar du réalisateur Hal Hartley, *Fay Grim*, malgré la présence de Parker Posey dans le rôle-titre. Notons que l'actrice joue aussi dans *Broken English*, en compétition. Mais la présence de Jeff Goldblum, qui se fait trop rare au cinéma, me pousse à franchir la porte de la salle obscure. Bien mal m'en a pris. Malgré une réalisation originale, ce polar d'espionnage et de contre-espionnage est d'une insignifiance exemplaire et d'un ennui mortel. D'ailleurs, le public ne s'y trompant pas, commence à désertir la salle. Reste une seule hâte. Celle de voir le générique de fin défiler sur l'écran. Suivant.

J'ai plus d'une heure devant moi avant d'assister à la projection de *1408*, la dernière adaptation d'une nouvelle de Stephen King. Cette histoire de fantômes est évidemment incontournable pour le chasseur de fantômes que je suis. Et je ne suis pas le seul. Amassé à l'extérieur, le public attend fébrilement l'ouverture des portes. De nombreuses célébrités sont attendues. Seuls ceux qui sont munis du fameux carton d'invitation auront le droit d'assister à la projection. Inutile de vous préciser que la salle de 1 500 places va être rapidement remplie.

Possédant mon précieux sésame, je n'ai aucun souci à me faire et, par un tour de passe-passe dont je tairai le secret, je suis déjà à l'intérieur. Dans le hall, j'attends une amie. Mon regard est attiré par une magnifique et mystérieuse femme brune qui se tient à quelques mètres. Elle attend, elle aussi. Sa beauté mystérieuse et ténébreuse irradie l'endroit. A vrai dire, son visage ne m'est pas étranger. C'est Julie Dreyfus, grande amie de Quentin Tarentino. Actrice française qui tient le rôle de Sofie Fatale dans le premier *Kill Bill*, c'est une véritable icône au Japon, pratiquement méconnue en France.



Comme je me plais à le répéter régulièrement, c'est incroyable la laideur qui habite un nombre incalculable de jolies filles dans le showbiz. Avec **Julie Dreyfus**, c'est tout le contraire. Il se dégage de sa personne une intelligence profonde, un éclat mélancolique, un tempérament solitaire, un regard lucide et pénétrant et un caractère entier. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai du mal à l'imaginer hantant les soirées de la jet-set. Ou alors de loin, en observatrice mystérieuse. C'est pourquoi elle semble dénoter dans ce contexte où tout un chacun se donne l'illusion de paraître ce qu'ils ne sont pas. Elle possède une grâce féline et féminine et une élégance naturelle qui font que je lui décerne assurément la palme de la plus belle femme du festival. Amoureuse du Japon, cela augmente son charme. Mais qu'attendent les producteurs français pour faire tourner Julie Dreyfus ? Bon allez, je l'avoue. Je suis tombé amoureux ! C'est grave docteur ?



1408 est LE film fantastique du festival.

Bien qu'il soit un auteur réputé de romans d'épouvante, Mike Enslin n'a jamais cru aux fantômes ni aux esprits. Pour lui, la vie après la mort n'est que pure invention. Et il a passé suffisamment de temps dans des maisons hantées et des cimetières pour le vérifier.

En travaillant sur son dernier ouvrage, il découvre l'existence d'une chambre, la 1408 du Dolphin Hotel, où se sont produites de nombreuses morts inexplicables, souvent violentes. Malgré les mises en garde du directeur de l'hôtel (lugubre Samuel L. Jackson), Enslin décide d'y passer une nuit.

Face à ce qu'il va vivre, son scepticisme va voler en éclats. Pour lui, la question n'est plus de savoir si le paranormal existe, mais d'espérer survivre à la nuit de tous les cauchemars...

Ce film est une avant-première. Il n'est donc pas en compétition. Ce qui n'empêche pas la salle du Centre International de Deauville d'être pleine à craquer. De nombreuses célébrités sont présentes pour l'occasion. Avant la projection du film, Frédéric Beigbeder remet le prix littéraire 2007 à l'auteur Américain Jay McInerney pour son roman *La belle vie*. Ne cherchez pas de lien avec **1408**, il n'y en a pas !

Une heure et demie de frissons plus tard.

Tout d'abord, saluons ici la performance étonnante de John Cusack. Car l'exercice du huis-clos est loin d'être facile, surtout quand l'acteur est seul face à lui-même. Ou plutôt, dans ce cas, face aux entités invisibles de la chambre 1408. Il raconte : *« C'était un défi intéressant car étant seul, toute l'ambiance et la tension des scènes reposaient entièrement sur moi. Il fallait aussi être capable de donner par mon interprétation une véritable matérialité aux visions de mon personnage. C'était très exigeant au plan du jeu »*.



Un challenge pour le réalisateur : *« C'était très intéressant de travailler avec un seul acteur et dans une seule pièce aussi longtemps. Ce genre de situation n'arrive pas très souvent au cinéma et il faut être capable de s'adapter pour que l'histoire reste captivante. Nous n'aurions pas pu y arriver sans l'énergie dont a fait preuve John. Je crois qu'il était curieux de savoir s'il était capable de porter toute l'histoire sur ses épaules. Et il faut bien avouer qu'il a été à la hauteur et même bien au-delà de la difficulté qu'un tel rôle représentait ! »*. Mikael Hafstrom poursuit : *« J'ai eu beaucoup de plaisir à diriger John Cusack, c'est un excellent acteur et un homme très sympathique. Il a d'ailleurs transmis ce charisme à son personnage, malgré le fait que son trait de caractère le plus marqué soit le cynisme. Sa capacité à se faire aimer du public était capitale. Pour que les spectateurs soient emportés par l'histoire, ils devraient non seulement comprendre le personnage, mais aussi l'apprécier »*.

Qu'en est-il du personnage interprété par John Cusack ? Chasseur de fantômes ou non ?



Cynique et désabusé, il a pour nom Mike Eslin et comme profession chasseur de fantômes. Sa tâche consiste à visiter les lieux hantés et à consigner le résultat de ses enquêtes dans des livres destinés à devenir des best-sellers. À l'instar du guide Michelin qui donne des étoiles aux meilleurs restaurants, Mike Eslin attribue des crânes aux différents lieux qu'il visite. Cependant, c'est avant tout pour lui un business lucratif, car il ne croit pas aux fantômes. Mais est-ce seulement à des fins mercantiles qu'il pratique la chasse aux spectres ? Non, bien évidemment. On découvre au cours du film, que cet homme a vécu une tragédie avec la mort de sa fille. Refusant la douleur de la séparation et sombrant dans la dépression, il tente de trouver ses propres réponses en explorant le monde de l'invisible. Ne trouvant pas ce qu'il cherche, il continue son métier sans conviction, traînant avec lui ses sarcasmes et une sombre solitude.

Jusqu'au jour où son passé va le rattraper derrière la porte de la chambre 1408. Au départ, le héros pense que l'histoire de la chambre hantée n'est qu'une escroquerie montée de toutes pièces par le directeur de l'hôtel pour attirer les curieux et ainsi gagner plus d'argent. Malheureusement, Mike Eslin croisera les fantômes de la fameuse chambre hantée, mais aussi des proches, tous morts, avec lesquels il n'a pas tourné la page.

Le film commence par une nuit d'orage. Un hôtel hanté, archétype même d'une bâtisse habitée par les esprits. Ce qui n'est pas le cas du fameux Dolphin Hotel tenu par M. Gerald Olin, qui ne veut pas de mauvaise publicité concernant les fantômes de la chambre 1408. Il dissuade chaque personne d'entrer dans la chambre maudite. Ce qui n'a bien évidemment, aucun effet sur notre héros. Samuel L. Jackson qui interprète le rôle du directeur de l'hôtel, inquiétant à souhait, s'en tire fort bien.

Avant que la projection ne commence, j'avais la hantise (si j'ose dire !) de tomber une fois de plus sur un énième film regorgeant d'effets spéciaux nuisant à la crédibilité du film. Surtout quand il s'agit d'images de synthèse. Ce n'est pas la catastrophe dans ce



film, bien que j'eus préféré moins d'effets spéciaux. Mais fort heureusement, le réalisateur n'en a pas abusé. Il confie : *« Beaucoup de choses étranges se passent dans la chambre pendant la seconde et la troisième partie du film. La plupart du temps, tout a été tourné seulement avec moi et quelques acteurs pour faire les fantômes et les esprits. Je crois qu'à l'image, cela donne une ambiance très différente de celle que nous aurions eue si j'avais été obligé de jouer sur un fond vert en faisant semblant de voir les choses. (...) Pour ce qui est du jaillissement d'eau dans la chambre, de sa transformation en bateau et du mur qui s'effondre, nous avons réalisé le plus possible de choses en vrai. Le mur est réellement abattu, par exemple. (...) Nous avons aussi fait attention à ce que les effets s'intègrent parfaitement à l'image mais aussi au ton et à l'ambiance du film ».*

Notons aussi quelques bonnes trouvailles de la part de Mikael Hafstrom. La fin saura vous surprendre. Mais je n'en dirais pas plus ici, au risque sinon d'en dévoiler trop.

Alors comment le chasseur de fantômes que je suis a-t-il abordé ce film ?

Que ce soit clair. Je ne m'attendais pas à voir un film fidèle à la réalité de cet univers. Nous sommes dans le cadre du pur divertissement. Ce film n'a pas pour autre but que de celui de vous divertir et de vous faire sursauter. Et c'est réussi. Nous sommes dans un registre différent d'œuvres telles que *Sixième sens* ou bien encore *Les autres* qui jouent sur la carte du réalisme et de la crédibilité.

Quels sont les points de divergence ?

Tout d'abord, je peux affirmer qu'il est impossible de pratiquer une chasse aux fantômes lorsque l'on est aussi incrédule que le héros. Un point de vue ultra-rationaliste ou, à l'inverse, une attitude de dilettante sont les meilleurs moyens pour échouer.

Sans compter que l'absorption d'alcool est fortement déconseillée lors d'une chasse aux fantômes. En plus d'être peu crédible aux yeux des sceptiques qui vous accuseront d'avoir eu des hallucinations engendrées par l'alcoolémie, vous risquez de passer à côté des phénomènes proprement dits.

Il ne s'agit pas non plus, comme notre héros, de rester les bras croisés en attendant qu'un fantôme vous rende visite. Vous pouvez attendre longtemps. Notons aussi que le caractère impulsif d'Eslin est à proscrire si vous désirez mener une chasse aux fantômes dans les règles de l'art. Contrôler ses émotions et surtout ses peurs est une autre qualité essentielle à posséder pour faire face à l'invisible. Ce qui ne semble pas être le point fort de notre héros. Cependant, je conçois que l'interprétation de John Cusack en soit ainsi. Cela donne un côté plus romantique et "bad boy" à notre personnage.



Malgré son scepticisme, Mike Eslin perçoit, en plus de ses propres fantômes, les spectres censés hanter le lieu. Ce qui me semble être un non-sens. Car pour percevoir l'invisible, encore faut-il accepter sa réalité. Il faut croire pour voir et non voir pour croire. Néanmoins, le rationalisme de notre héros semble bien être une contre-réaction née de la perte de sa fille. Effectivement, ce rejet de l'autre monde est une conséquence de la non-acceptation de cette perte et l'espoir déçu de ne pas pouvoir communiquer avec son enfant, alors que d'autres en sont capables. N'ayant pas fait son deuil, son attitude autodestructrice mène forcément à la colère, à la tristesse et à la frustration. Cela aboutit naturellement au déni de cet autre monde tellement insaisissable.



Deuxième point : les instruments utilisés par notre chasseur de spectres sont bien évidemment fictifs. En particulier, je pense à ce tube néon diffusant une lumière noire permettant ainsi de révéler les fantômes. C'est très photogénique à l'écran mais cet appareil est totalement imaginaire. Par contre, l'utilisation du dictaphone est un outil essentiel dans la sacoche du traqueur de spectres. Pour prendre des notes, comme le fait si bien Mike Eslin dans le film, ou bien encore pour enregistrer des E.V.P. [NDLR : Electronic Voice Phenomena, sons ou voix révélées sur un enregistrement audio mais non perceptibles à l'oreille au moment de la captation]. Dans ces deux options, l'utilisation de deux dictaphones est primordiale. Par contre, pas de détecteur E.M.F. [NDLR : Electro Magnetic Fields, détecteur de champs électromagnétiques], de thermomètre à visée laser, de caméra à infrarouges ou d'appareil photo dans l'équipement de notre héros. Or, ces outils sont pourtant indispensables au chasseur de fantômes.

Enfin, et comme c'est souvent le cas dans bon nombre de films traitant du sujet, les fantômes sont présentés comme des entités malveillantes voire maléfiques, qui cherchent systématiquement à nuire aux vivants. Rien de tout cela en vérité. C'est aussi absurde que le nombre et la nature des manifestations spectrales qui se déroulent dans la fameuse chambre. De toute façon, il me semble que l'évocation du monde des fantômes dans ce film n'est qu'une astuce scénaristique pour traiter la névrose et la dépression du héros refoulant son passé.

Exagérations hollywoodiennes mises à part, ce film est un bon film fantastique qui devrait connaître un franc succès dans l'hexagone.

Une question que je me pose. Les protagonistes du film accepteraient-ils de passer une nuit dans la chambre 1408 ?

John Cusack répond : « *Probablement pas. En tout cas, je suis sûr que je ne traverserais pas le pays pour passer une nuit dans une chambre hantée ! Je ne suis pas très courageux avec ce genre de choses...* ».

« *Je préférerais encore dormir dehors. J'étais très superstitieux quand j'étais petit et je crois encore qu'il ne faut pas jouer avec des choses interdites...* » déclare Samuel L. Jackson



Quant à Mary McCormack : « *Il y a bien d'autres chambres où dormir dans cet hôtel. Je n'ai pas particulièrement peur des fantômes, mais si je peux les éviter je m'en porte aussi bien. J'irais donc très certainement ailleurs.* »

Et vous, oserez-vous passer une nuit dans la chambre 1408 ?

Quatrième jour

Pas de festival aujourd'hui. Je suis à Paris, pour une soirée privée de mentalisme sur la Seine.

Cinquième jour

De retour de la capitale. Juste le temps de prendre un triple café et je m'engouffre dans l'obscurité rassurante de la salle de cinéma.

Voici LA meilleure surprise du festival, *Death at the funeral* (Joyeuses funérailles en français) du réalisateur Frank Oz [NDLR : connu du grand public pour avoir été la voix et l'homme derrière la marionnette de Yoda dans la série des *Star Wars*]. Excellentissime ! Ce film est un pur moment de bonheur. Pour le public aussi, puisqu'il a réservé au réalisateur, présent dans la salle, une standing-ovation à tout rompre. De toute façon, avec un titre pareil, je ne pouvais pas ignorer ce film.

La preuve. Les membres d'une famille anglaise désunie se retrouvent lors de la veillée funéraire du patriarche qui vient de mourir. Lorsqu'un inconnu arrive sur les lieux et menace de faire une révélation sur la vie intime du décédé, les deux fils vont vraiment tout faire pour cacher ce secret, plus que dérangent, aux invités.

Totalement jouissive, cette œuvre "mortelle" est un chef d'œuvre d'humour noir avec, bien sûr, la touche anglaise qui va de pair. Le casting et le décor sont anglais. Les gags sont toujours grinçants et corrosifs. Les pompes funèbres livrent le corps à la famille quelques heures avant le début de la cérémonie funèbre... sauf que le corps n'est pas le bon ! L'introduction donne le ton de cette comédie caustique.

Dean Craig le scénariste, a eu l'idée de cette histoire après avoir assisté à l'enterrement d'un membre de sa famille : « *C'était l'enterrement de mon grand-père il y a quelques années de cela. C'était un moment très difficile à gérer, très sombre. Mais rien ne se passait comme prévu. C'était tellement insensé que je me suis dit que ça ferait un bon point de départ pour une comédie noire. Je trouvais aussi intéressant et fort ce sentiment qui naît lors de funérailles : tout le monde se concentre sur le mort mais la vie continue.* »

Pour l'anecdote, j'ai aussi la surprise de reconnaître, parmi les seconds rôles, un collègue mentaliste qui est aussi comédien, Andy Nyman, dans le rôle d'Howard. Andy est l'homme de l'ombre de la star du mentalisme outre-manche, Derren Brown. En conclusion, *Joyeuses funérailles* a tous les attributs du film culte.

Je prends l'air. Quelques cafés. Et je récupère mon carton d'invitation pour le très attendu *The heartbreak kid* (Les femmes de ses rêves) des frères Farrelly. Le temps de me préparer et je file vers le tapis rouge, passage obligé des peuples, où je me prends à faire un peu la star... Deauville oblige !



Dans la salle, de nombreuses célébrités sont venues assister à la première mondiale de cette comédie déjantée. Il y a naturellement une partie de l'équipe du film. Ben Stiller est absent, mais les frères Farrelly, qui font le show, sont présents ainsi que les deux héroïnes du film : Michelle Monaghan, la brune piquante et craquante, et Malin Akerman, la blonde sexy qui possède des faux airs de Cameron Diaz.

Le film commence. Les rires envahissent la salle. Ils ne la quitteront plus. L'humour trash et gras des frères Farrelly fait mouche.

Eddie tombe sous le charme de la séduisante Lila, une jeune femme parfaite en apparence. Il la demande en mariage au bout de quelques semaines. Mais, pendant leur lune de miel au Mexique, Eddie découvre l'abominable face cachée de son épouse. Derrière cette comédie, il y a surtout une critique acerbe du mariage : si vous n'êtes pas marié avant 30 ans, la société vous considère comme anormal, étrange. Il soulève aussi le problème des couples mariés qui essayent de culpabiliser ceux qui ne le sont pas, en leur mettant la pression. Mais si ! Faites un effort et regardez bien autour de vous. On connaît tous un ou plusieurs couples mal mariés et aigris qui ne peuvent supporter le célibat des autres. Tiens, il me semble entendre ce vieil Oscar Wilde me chuchoter à l'oreille : « *Les célibataires devraient payer beaucoup plus d'impôts. Il n'est pas normal que certains soient plus heureux que d'autres* ».

On aime ou on n'aime pas. Mais nul doute que le film promet un succès en salle. Personnellement, même si j'ai apprécié ce regard critique posé sur le mariage, quelques gags, trop rares, m'ont soutiré des rires. Mais nous sommes néanmoins en-dessous de l'humour subtil, macabre et acide de *Joyeuses funérailles*. La mort me fait davantage rire que l'amour.

Sixième jour

J'attaque la première projection de la journée avec *Bonneville*, un road-movie à la *Thelma & Louise*, mais sans violence, version troisième âge !

Alors qu'elle voit son existence soudainement bouleversée, Arvilla Holden entame un périple à travers les Etats-Unis au volant d'une vieille Bonneville décapotable, accompagnée de ses deux meilleures amies. Bon, ça va plaire aux détenteurs de la carte verte, mais ça n'a aucun intérêt pour Maison-Hantee.com. Passons rapidement à la suite.

Le plus français des films américains, *Broken English*, est en compétition. Réalisé par Zoé Cassavetes, il raconte l'histoire de Nora Wilder, newyorkaise trentenaire qui ne croit plus en l'amour et aux vertus des relations humaines. Mais, après une série de rencontres sans lendemain, Nora fait la connaissance de Julien, un Français qui aime les joies de l'existence. Autant être franc, ce film d'auteur est d'une platitude navrante. Melvil Poupaud, dont je trouve le jeu d'acteur particulièrement pénible à supporter, tient le rôle du français dragueur, sûr de lui et qui, surtout, n'a pas grand-chose à dire. En tout cas, il semblerait que les Américains aient quelques problèmes avec l'amour et les relations humaines. Car le festival propose de nombreux films évoquant la difficulté de réussir dans ce domaine. Apparemment, la réalisatrice dont c'est le premier film, n'a pas le talent de son père John Cassavetes. Notons pour la petite histoire que Gena Rowlands qui est la mère de la réalisatrice, incarne dans le film la mère de l'héroïne. Freud ou Œdipe ?



Voilà. C'était pour moi le dernier film du festival. Je n'ai pas assisté à la remise des prix car mon emploi du temps ne le permettait pas.

Mon sentiment sur ce 33e festival du cinéma américain à Deauville ? L'Amérique va mal ! Elle affronte de nouveaux démons. En manque de repères et de valeurs morales, sa société est en crise profonde, surtout en matière de relations amoureuses.

Une crise d'angoisse me submerge subitement. Maintenant que ce rendez-vous du 7e art touche à sa fin, vers quelle contrée dois-je m'exiler pour échapper au cauchemar de la Coupe du Monde de Rugby ?

E.F.

Palmarès

Grand Prix du Jury : *The Dead Girl* de Karen Moncrieff

Prix du Jury : *Never Forever* de Gina Kim

Prix de la Critique Internationale : *Grace is Gone* de James C. Strouse

Prix de la Révélation Cartier : *Rocket Science* de Jeffrey Blitz

© **Photographies** : Thierry Valsot (*Erick Fearson*), Philippe Prost (*George Clooney, Ben Affleck, Julie Dreyfus*) et TFM Distribution (*John Cusack dans "1408"*)